

est difficile de souscrire à la remarque finale de monsieur Wyczynski : "Son effort comparé à ceux des autres poètes canadiens-français fait voir en Nelligan un poète de génie qui domine son époque d'une manière incontestable". Il est vrai qu'après Crémazie, Fréchette et Chapman...!

Clément LOCKQUELL, é.c.

Faculté de Commerce,
Université Laval.

Ecrits du Canada français, VIII, Montréal, 1961, 337 p.

Au stade actuel de la création littéraire et de la discussion des idées dans notre milieu, les Ecrits du Canada français jouent un rôle nécessaire et unique : faire prendre un contact direct avec les expressions les plus récentes de la littérature canadienne-française qui autrement demeureraient ignorées. Bien que leur formule les apparente de loin aux Oeuvres libres françaises, ils ont un caractère original. Ni revue littéraire, ni revue scientifique, au sens strict, ces cahiers périodiques sont par eux-mêmes un acte de découverte. Dans la "Présentation" du premier numéro, les Ecrits déclaraient qu'ils voulaient permettre "le dégagement des tendances et des formes les plus actuelles de notre production littéraire" et qu'ils aborderaient aussi "l'étude des grands courants de pensée actuels", contribuant ainsi, par la publication d'essais d'intérêt général, "à l'examen des questions disputées qui sont la nourriture de tout humanisme".

Depuis leur création, en 1954, les Ecrits ont été fidèles à cet objectif. En outre de textes d'imagination inédits — poèmes, nouvelles, romans, pièces de théâtre —, dont plusieurs sont de très haute qualité, ils ont publié quelques essais sur des thèmes historiques ou contemporains qui rejoignent des préoccupations profondes de notre collectivité : de Roger DUHAMEL, "La politique étrangère du Canada" (II, 1955); de Michel BRUNET, "Trois dominantes de la pensée canadienne-française" (III, 1957); de Maurice TREMBLAY, "Réflexions sur le nationalisme" (V, 1959). Le huitième volume, à lui seul, contient deux nouveaux essais de ce type : de Pierre CHARBONNEAU, "La Couronne : Essai sur les Canadiens français et la démocratie" (9-53); de Marcel RIOUX, "Visions tragiques et optimistes de l'histoire" (233-257). En cours de route, les Ecrits ont eu la judicieuse idée d'inclure dans leurs nouveautés des textes déjà anciens, tout au moins oubliés, que l'on peut considérer comme des "classiques" de la littérature canadienne : ainsi, les "Trois textes sur la liberté et la guerre" d'Olivier ASSELIN (VI, 1960) et les "Souvenirs de prison" de Jules FOURNIER (VII, 1960). Le dernier cahier ajoute à cette liste, à notre étonnement et sûrement à notre amusement, un troisième texte de nature analogue, — non pas un "classique" celui-là, mais un inédit (et c'est peut-être mieux ainsi!) : des extraits des "Mémoires de Pierre de Sales Laterrière et de ses traverses" (259-337), qui doivent retenir un moment l'attention.

Il existe déjà une bibliographie importante sur Pierre de Sales Laterrière. L'abbé H.-R. Casgrain, qui avait pris connaissance du manuscrit des Mémoires, publia en 1860 une brochure sur La famille de Sales Laterrière qui utilisait certaines archives de cette famille de 1800 à 1870 et une partie des Mémoires encore inédits. Ceux-ci, en 1872, passèrent entre les mains d'Alfred Gameau qui en corrigea la rédaction. Ils furent publiés, en 1873, à cent exemplaires, par les soins de C.A.P. Pelletier, futur lieutenant-gouverneur de la province de Québec (1908-1911), qui avait épousé une des filles de Marc-Pascal, fils de Laterrière. Benjamin Sulte, dès 1888 et par la suite, s'en prit à la véracité des Mémoires en des articles qui furent plus tard intégrés à sa monographie sur Les Forges Saint-Maurice, publiée en 1920.

M. Aegidius Fauteux, dans une causerie à la Société historique de Montréal, en 1926, rouvrit le procès des Mémoires pour en rectifier les plus graves faussetés historiques et l'identité même de leur auteur. Plus récemment, M. Gérard Malchelosse a continué ce procès dans une longue étude ("Mémoires romancés", Les Cahiers des Dix, numéro vingt-cinq, Montréal, 1960, 103-146) qui reproduit abondamment le texte de Fauteux et rétablit avec minutie la chronologie biographique "du mythomane Pierre de Sales Laterrière" (Fernand OUELLET, Revue d'Histoire de l'Amérique française, XIV, 4, mars 1961, 624-5).

Etrange personnage, en effet, que ce Pierre de Sales Laterrière lequel, au dire de Fauteux, n'était même pas un "de Sales" mais seulement un "Farge". Curieux document que ces Mémoires rédigés par leur auteur vingt-cinq ans après les événements qu'il raconte, avec un tel sans-gêne ou un tel souci de brouiller les pistes qu'il est impossible de reconstituer la trame continue des faits évoqués, au point que Fauteux y voit "l'un des plus beaux tissus de gasconnades et même de mensonges que l'on connaisse". Né en 1747 à Saint-Salvy de Bonneval, en Languedoc, le jeune Gascon fanfaron et hâbleur était arrivé à Québec six ans après la défaite de la Nouvelle-France, en 1766. Il passa le reste de son existence au Canada, jusqu'à sa mort à Québec en 1815, suscitant ou subissant des aventures sentimentales, militaires et politiques dignes d'un Cyrano, durant une phase elle-même fort enchevêtrée de notre histoire. Tour à tour négociant, "médecin", commissaire à Québec des Forges Saint-Maurice, inspecteur des travaux des Forges à Trois-Rivières, sympathisant avec les armées américaines d'invasion en 1775-76, emprisonné par Haldimand à la citadelle de Québec de 1779 à 1782 pour trafic d'armes avec l'ennemi, de nouveau négociant, colporteur, il se voua enfin, en 1789, à la pratique régulière de la médecine, successivement à la Baie-du-Febvre, à Trois-Rivières et à Québec. Il avait possédé, pendant quelques années, l'île de Bécancour où il cachait sa "bonne amie", madame Catherine Delezène-Pélissier, et il était devenu, en 1812, seigneur du domaine des Eboulements...

Etant donné la façon de Laterrière, on s'attend à chaque page de ses Mémoires à des observations piquantes sinon à des réflexions sur le milieu social dans lequel il a navigué avec tant de souplesse et d'astuce. De temps à autre, il est tout près de retenir notre attention. Ainsi lorsque, sous le coup de ses premières émotions québécoises, il note au sujet des femmes canadiennes-françaises : "Il faut avouer que le sexe canadien est beau, et qu'en général, recevant plus de connaissances par le moyen des écoles et communautés que les hommes, et par une disposition naturelle, il surpasse de beaucoup l'espèce masculine en finesse, en douceur et en grâces. Peu exigeantes, elles ne se prévalent point de cette supériorité, ce qui leur attache les hommes à ce point que même les étrangers sont forcés de les mériter. En général, les femmes du Canada sont très-économiques et de tendres et fidèles épouses" (p. 264). Ou encore, lorsqu'il esquisse la géographie humaine de la rive sud du Saint-Laurent : "Sorel, au bout d'en haut de ces îles, ne tarda pas à se montrer. Quoique cet endroit ait le nom de ville, qu'il soit port de rivière, que la rivière Chambly y passe, il n'a pas fait de grands progrès. Le terrain y est bas et sablonneux, et le sol sablonneux exige beaucoup d'engrais. On me dit que ce pays, au nord et au sud, jusqu'au lac Champlain, étoit habité, si bien qu'il étoit considéré comme le grenier de tout le Canada, et que tous les habitants étoient fort riches" (p. 267).

Mais de tels passages ne sont que des instantanés. Nous demeurons bien loin de LaHontan et de Peter Kalm. Notre curiosité à peine alertée, Laterrière tourne le kaléidoscope de ses souvenirs, c'est-à-dire de ses fantaisies, de ses rodomontades, de ses invectives. Un seul sujet le préoccupe : le personnage d'un Laterrière qu'il reconstitue pour le justifier à ses propres yeux et aux yeux de la postérité. Les Écrits, qui ont le souci de l'authenticité, eussent dû, semble-t-il, préfacier les Mémoires d'une présentation destinée à éclairer la personnalité de leur auteur. Ceci eût aidé le lecteur à ne pas se méprendre sur l'intérêt véritable de sa chronique. Il faut lire celle-ci comme le récit des escobarderies et des subterfuges par le moyen desquels un méridional de la fin de l'Ancien Régime cherche à se frayer une ascension dans la société canadienne des débuts du régime anglais.

Jean-C. FALARDEAU

Département de Sociologie et d'Anthropologie,
Université Laval.